— c'est du moins mon opinion personnelle — nos acquisitions. »

La situation à Rodosto

Londres, 6 novembre. — On mande de Rodosto au *Times* que la ville est dans la dernière phase d'une rapide évacuation ; les vivres et les munitions sont envoyés en hâte à Ergli.

Deux navires de guerre turcs sont arrivés pour couvrir, croit-on, l'évacuation de la ville au cas où les troupes bulgares arriveraient aujourd'hui ou demain.

Des réfugiés de Tchorlou annoncent que la cavalerie bulgare est déjà aux portes de la ville.

Trois correspondants de guerre « s'évadent »

Constantza, 6 novembre. — Évincés et tenus systématiquement éloignés du théâtre des opérations, soumis à une surveillance stricte et à une censure absurde, un des correspondants de guerre de l'*Agence Havas* et les correspondants de deux journaux français se sont échappés de Tchorlou, ont gagné Rodosto où ils se sont embarqués pour Constantinople. Ils doivent y arriver aujourd'hui.

Navires russes envoyés dans les eaux turques

Saint-Pétersbourg, 6 novembre. — En outre du croiseur *Kagoul*, le cuirassé *Trois-Saints* et un détachements de torpilleurs seront envoyés à Constantinople.

Le croiseur *Oleg* a reçu l'ordre de se rendre à Salonique.

Navires français à Constantinople et à l'entrée des Dardanelles

Constantinople, 6 novembre. — Le croiseur-cuirassé *Léon-Gambetta* doit arriver cet après-midi.

Le *Jules-Ferry* et le *Victor-Hugo* restent à Bésika où ils attendent des instructions.

Navires anglais dans les eaux turques

Malte, 6 novembre. — On confirme que les cuirassés *King-Edward, Zealandia, Hindustan* et *Africa* ont reçu l'ordre de se rendre directement en Orient, au lieu de s'arrêter à Malte.

Les cuirassés *Hibernia*, *Britannia* et *Commonwealth* doivent rester à Malte, dans l'attente de nouveaux ordres.

On assure que les croiseurs *Good-Hope* et *Darmouth* doivent aller dans des ports turcs pour y embarquer les réfugiés.

L'Union balkanique, veut avec raison, des agrandissements territoriaux

Le *Mir* de Sofia, constatant les faits d'armes qui ont mené en un mois les Bulgares aux portes de Constantinople et les autres alliés à l'occupation de la Macédoine, espère que la diplomatie des pays alliés saura parfaire l'œuvre si bien commencée. Il déclare que les peuples des Balkans, fatigués des luttes et des troubles sans trêve, ont fait des sacrifices surhumains et versé leur sang pour assurer une paix solide et durable, que tous doivent leur garantir.

Les peuples balkaniques ne doivent jamais oublier que la force réside dans leur union et dans l'indépendance de toutes tutelles.

Les Bulgares organisent leurs conquêtes

Le ministre de l'Intérieur a nommé des sous-préfets dans toutes les localités occupées par l'armée bulgare.

Ce que veut l'Autriche

« Un Diplomate » nous le dit dans le *Figaro* :

« La grande erreur dans laquelle la presse en Russie, en Angleterre et en France semble tomber à ce propos tient aux renseignements inexacts que l'on a en général sur l'état d'esprit en Autriche.

» On a le tort de ne pas distinguer suffisamment les différents courants de l'opinion austro-hongroise et de ne pas attribuer à chacun d'eux leur valeur propre. Il y a trois courants très distincts et très inégaux d'influence :

» Il y a d'abord la Hongrie, qui ne veut absolument pas de complications belliqueuses.

» Il y a, au-dessus de tout, l'empereur François-Joseph, qui tient fermement à la paix.

» Et il y a, à côté de lui, un parti très entreprenant, qui rêve de conquêtes et voudrait agrandir l'empire : c'est l'archiduc François-Ferdinand qui en est le chef. Mais le parti de la guerre est de beaucoup le plus faible, et l'auguste empereur n'aura aucune difficulté pour le tenir en échec.

» Ce que veut l'empereur, ce que veut, par conséquent l'empire austro-hongrois, se réduit à un accord commercial et industriel très intime, très complet avec la Serbie à laquelle on abandonnera, sans grand effort, le sandjak de Novi-Bazar et toute la région qui conduit à Salonique.

» On tient à la fameuse ligne de chemin de fer qui va d'Autriche à Salonique et qui devra être sous la direction effective de l'Autriche comme construction et comme exploitation. Ce sera le débouché rêvé.

» On tient à un traité de commerce donnant des faveurs spéciales à l'Autriche dans tout la vallée qui conduit à la mer Egée ; on tient à des tarifs de douanes qui protégeront particulièrement l'industrie et le commerce de l'Autriche-Hongrie.

» Rien de plus.

» Dans ces conditions, la Serbie acceptera certainement les conditions dictées par l'empereur François-Joseph et, grâce à ces concessions purement industrielles et commerciales, elle conservera la plus grande partie de ses conquêtes, satisfaite avant tout de ne céder aucun territoire à l'empire d'Autriche. »

La volte-face allemande

Suivant les déclarations qui sont faites par un diplomate allemand, le baron de Floecker, les milieux allemands se seraient parfaitement adaptés à la possibilité d'un nouvel état de choses. La Turquie d'Europe verrait ses limites restreintes à la région immédiate de Constantinople.

Fourberie turque

A Scutari, les Turcs ont placé une batterie près de l'église catholique pour mettre dans l'embarras les Monténégrins qui voulaient épargner le quartier chrétien et l'église. Il est maintenant impossible que l'artillerie monténégrine puisse empêcher un obus de ne pas tomber sur une maison ou la cathédrale, qui courent le risque d'être détruites.

Les Bulgares occupent Serres

Quatorze aéroplanes ont été expédiés de Sofia à Andrinople.

La ville et la station de Serres (55 kilomètres au nord-est de Salonique) auraient été occupées par une colonne bulgare venant de Nevrokop et de l'enclave de Timrach.

Les leçons d'un désastre

M. Stéphane Lauzanne télégraphie de Constantinople au *Matin* :

La tragédie touche vraisemblablement à son dernier acte.

Avant que le rideau ne tombe, écoutons encore les acteurs et regardons les spectateurs.

Ceux qui reviennent de la plaine sanglante de Tchorlou disent :

« La tactique des Bulgares était terrible ; ils agissaient sur les nerfs autant que sur les corps.

» Vers la fin de l'après-midi, ils précipitaient leur action et leur feu, obligeant les troupes turques à un violent effort ; puis, à la tombée de la nuit, ils arrêtaient complètement le combat.

» Nos hommes, harassés, essayaient alors de prendre quelque repos et s'endormaient dans les tranchées. Mais, vers 11 heures du soir, les Bulgares, qui, avant le coucher du soleil, avaient repéré exactement nos positions, recommençaient l'attaque ; ils avançaient très près de nos avant-postes, puis, quand ils étaient à 300 mètres, ils dirigeaient sur les tranchées la lumière aveuglante de leur projecteurs à acétylène.

» Impossible à nos hommes de voir, de tirer, de se défendre. L'ennemi voyait au contraire dans leurs moindres détails nos formations nocturnes et nous surprenait sans qu'il nous fût matériellement possible de résister. »

Un colonel m'explique d'autre part :

« Nos soldats se défendaient non seulement avec courage, mais avec succès tant qu'ils n'avaient en face d'eux que des fusils et des baïonnettes, voire des mitrailleuses ; mais les projectiles des nouveaux canons à tir rapide brisaient les élans les plus audacieux et les énergies les mieux trempées.

» Les ravages causés par les schrapnels sont terrifiants. Songez que chaque obus contient 184 balles de plomb. J'ai vu de mes yeux tout un groupe d'hommes absolument déchiquetés par une seule explosion. Cent fusils travaillant pendant une heure ne seraient pas arrivés à pareil résultat !

» Et puis, quand le tir se précipite, le commandement devient presque impossible. Les ordres se perdent dans le tumulte d'enfer causé par cette pluie de projectiles. »

Eh bien ! les récits des combattants, pour terribles qu'ils soient, sont peut-être moins tragiques encore que le spectacle que nous avons ici sous les yeux.

Dans cette ville de Constantinople où, sur 1 500 000 âmes, il y a pas loin d'un million d'étrangers, Grecs, Levantins, Israélites, Européens, on ne saurait évidemment parler d'unité d'âmes ; mais il n'y a même pas cette communauté de sympathies à laquelle un peuple a droit quand il est frappé par le malheur. Pas un Grec ne consentirait à fermer sa boutique ; pas un Levantin ne voudrait faire relâche à son « beuglant » ; pas un hôtel européen ne supprimerait une valse à l'heure du thé !

Les blessés qui montent, blêmes et grelottants, la côte de Péra défilent au milieu des flonflons des orchestres.

Et il y a pire encore. Il y a ceux qui guettent les défaites, qui les propagent et parfois les inventent.

Ce peuple qui fut grand, ne méritait pas ça ; il ne méritait pas d'être défait dans sa propre capitale par ses habitants avant de l'être sur le champ de bataille par ses ennemis.

Nous aurons à tirer en France d'immenses leçons de cette guerre ; mais que celle-ci soit la première de toutes. Montons la garde inflexiblement autour des foyers de la patrie, n'y laissons pas s'asseoir trop d'étrangers.

Ce n'est pas seulement son commerce qu'il faut défendre en temps de paix contre l'invasion du dehors, *c'est aussi son âme*, afin qu'en temps de guerre la joie comme la douleur soient communes, et que si quelque grande détresse s'abat sur la maison maternelle, on puisse souffrir en famille et ne pas sentir autour de soi des yeux qui épient, des bouches qui ironisent et des tziganes qui jouent.

Tout cela est on ne peut plus juste et doit nous faire réfléchir aux *cent mille Allemands* qui prospèrent à Paris. Cependant, dans le cas des Turcs, on ne peut s'attrister sur leur sort. Ils sont des intrus à Constantinople, et l'on ne peut en vouloir aux Grecs, qu'ils ont opprimés pendant cinq *siècles*, de ne pas porter le deuil à leur décès.

La Turquie avait reçu un plan de campagne du maréchal von der Glotz

Un correspondant du *Temps* à Constantinople fait parvenir l'information suivante :

« J'apprends de très bonne source que le feld-maréchal von der Goltz fit parvenir à l'état-major ottoman, quelques jours avant le commencement de la guerre, un plan d'opérations organisant la résistance de l'empire sur quatre fronts à la fois. Le plan fut remis à Constantinople par le baron de Hochwæchter, *personnalité* connue à Péra. Le baron de Hochwæchter a depuis quelque temps pris du service dans l'armée ottomane. »

La charité catholique

Les religieuses françaises Oblates de l'Assomption à Yamboli (Bulgarie) ont mis leurs trois classes avec 25 lits à la disposition des autorités militaires, qui ont transformé l'école en hôpital pour officiers. Les Sœurs Oblates en sont les infirmières.

Un major belge à Andrinople?

De notre correspondant particulier de Bruxelles, le 5 :

Un major belge du génie, qu'on dit être le major D..., officier de la plus haute valeur, a disparu. Voici à ce sujet des renseignements précis. Il avait été autorisé régulièrement à se rendre en Russie pour étudier des tirs réels sur coupole. De Russie, vient la nouvelle qu'on ne l'y a point vu. Or, dans sept jours d'ici, le congé de cet officier supérieur expirera et, s'il ne revient pas, il devra être porté comme manquant, puis comme déserteur !

Dans des milieux bien informés où je me suis renseigné, on me dit que cet officier aurait été étudier les « tirs réels » à Andrinople et certains vont même jusqu'à croire qu'il y joue un rôle important dans la défense. Le major D... est, en effet, un maître en poliorcétique. On espère encore pour lui qu'il n'en est rien (car, sinon, de sévères mesures devraient être prises) et que, s'il est à Andrinople, ce n'est qu'un spectateur.

L.

Scènes de guerre

Du correspondant de guerre du *Daily Chronicle* ces détails sur la bataille de Lule-Bourgas :

Un désastre irrémédiable a frappé l'armée turque ; elle a subi une terrible défaite qui a été suivie d'une mêlée et d'une déroute qui n'a guère son égale dans l'histoire, — déroute qui, dans sa dernière phase, a dégénéré en une farouche panique et une fuite éperdue qui a rapidement gagné toutes les forces combattantes. Au moment où je télégraphie, les quatre corps formant la splendide armée d'Abdullah pacha sont décimés et battus en brèche. Les lignes défensives ont fui pêle-mêle devant les Bulgares qui avancent, et je me demande combien s'écoulera de temps avant que la capitale elle-même ne tombe aux mains des vainqueurs. Cette bataille a été le désastre militaire le plus complet depuis Moukden et la plus grande « débâcle » depuis Sedan. 40 000 hommes appartenant aux meilleures troupes turques sont tombés tandis qu'Abdullah pacha lui-même a échappé à grand'peine au sort des trois quarts de son artillerie qui ont été faits prisonniers. Ses hommes semblaient fondre comme la neige devant le soleil d'été. La désagrégation une fois commencée est devenue bientôt générale. Les brigades se sont réduites en régiments, les régiments en compagnies, les compagnies en de petits groupes jusqu'à ce qu'eût disparut la cohésion et que la démoralisation fût devenue complète. L'armée a battu en retraite sur Tchorlu, harcelée cruellement par l'artillerie bulgare qui les a fauchés par milliers. Pour trouver un pareil désastre on est forcé de revenir à la mémorable retraite de Moscou...

Une partie de la division de cavalerie était concentrée en cet endroit (Lule-Bourgas), sous les ordres de Salih pacha et de Fend pacha (ce dernier ayant autrefois servi dans l'armée allemande). Les Bulgares, après avoir hissé le pavillon national dans la mosquée principale, s'étaient précipités en avant dans un furieux élan. Comme ils s'approchaient de la gare, les Bulgares furent reçus par un feu en enfilade de la part des batteries qui étaient postées derrière la gare et sur les collines environnantes. Les schrapnels turcs semèrent la mort dans leurs rangs. Quand la confusion provoquée par ce feu inattendu parut avoir atteint son apogée, la cavalerie, sous les ordres de Salih pacha, sortant de sa cachette, se précipita sabre au clair en poussant le cri de guerre turc : « Allah ! Allah ! » et balaya comme un ouragan l'infanterie bulgare. On ne pouvait s'attendre à ce que quelqu'un pût résister à un pareil assaut. Les Bulgares firent demi-tour, la cavalerie turque se contenta de les écraser sous les pieds des chevaux, causant une confusion extraordinaire dans leurs rangs. Encouragés par leurs succès, les Turcs continuèrent leur mouvement en avant, mais ils se trouvèrent exposés soudain au feu de sections de mitrailleuses bulgares. Surpris par cette attaque, les Turcs et leurs chevaux roulèrent sur le sol dans une masse confuse et furent anéantis.

Les événements se succédèrent avec une rapidité foudroyante. Les Bulgares, se remettant de leur échec temporaire, lancèrent en avant leur artillerie lourde, et les survivants de la garnison turque battirent *précipitamment* en retraite dans la direction de la gare du chemin de fer de Lule-Bourgas. Mais l'artillerie bulgare, qui visait impeccablement, coupa leur retraite, et bien peu s'échappèrent en traversant la plaine pour se rendre à l'abri que leur offraient les collines voisines.

Ce fut alors au tour de l'artillerie turque.

La ville n'était occupée que par les Turcs morts et par l'avant-garde de l'ennemi. Aussi l'artillerie turque, depuis sa position derrière Lule-Bourgas, ouvrit un feu violent contre la ville, infligeant de grosses pertes à l'ennemi. Les obus pleuvaient sur Lule-Bourgas. Les maisons s'écroulaient et les Bulgares, que les obus n'atteignaient pas, étaient écrasés sous les ruines.

Mais, pendant ce temps, l'artillerie bulgare agissait. Les positions turques étaient mal choisies, car elles étaient exposées et pratiquement sans abri. De plus, il n'avait pas été creusé de tranchées pour soutenir l'infanterie.

Le résultat de ce duel d'artillerie fut nettement favorable aux Bulgares et causa aux Turcs de grosses pertes, mais, d'autre part, le rude bombardement de Lule-Bourgas par les Turcs amena son évacuation temporaire par l'ennemi.

Vers le soir, les Bulgares avancèrent de plus en plus rapidement. D'importants corps d'infanterie, soutenus par des canons, furent envoyés en avant avec une rapidité incroyable.

Au grand étonnement de l'état-major turc, les Bulgares occupèrent des positions d'artillerie qui paraissaient avoir été choisies par eux à l'avance. Les batteries se mirent en position aussi froidement que si elles étaient aux manœuvres en temps de paix. Elles visaient avec une sûreté admirable.

Le commandant en chef avait observé le combat depuis les hauteurs situées près du village de Satikeui, à l'est de Lule-Bourgas. Voyant l'artillerie et l'infanterie turques descendre, sa figure exprima l'inquiétude pour la première fois. Depuis le début de l'action, l'artillerie turque n'avait eu que des munitions insuffisantes et avait employé tout ce dont elle disposait dans le combat du matin.

Ils attendirent héroïquement la mort.

Sur tout le front, les troupes turques étaient harassées par un feu terrible. Avec le temps cela devint un simple carnage. Les hommes tombaient par centaines. Le moral des troupes fut complètement abattu par cette averse effrayante d'obus. Seule, la nuit apporta quelque répit à l'armée d'Abdullah, mais il n'y avait rien à manger et dormir était impossible, les Bulgares paraissaient doués d'une énergie inépuisable.

Des cadavres et des blessés gisaient de toutes parts. Très peu de médecins, pas du tout d'ambulances. On fit un faible effort pour secourir les blessés, mais la plupart moururent de froid pendant la nuit.

Pendant environ une heure, la retraite s'opéra en bon ordre, mais, ensuite, poussée par la masse qui venait derrière, l'avant-garde perdit vite tout aspect d'une armée organisée. Les hommes jetèrent leurs sacs et leurs fusils.

Deux heures après le lever du soleil, les Bulgares apprirent ce qui se passait dans les rangs de l'armée d'Abdullah et se lancèrent à sa poursuite. A partir de ce moment, la retraite se transforma en une effroyable déroute.

Echos parlementaires

LE REGLEMENT DE LA CHAMBRE

La Commission du règlement a adopté la proposition de MM. Louis Marin, Sembat, Charles Benoist, interdisant la discussion immédiate en matière de modification du règlement de la Chambre.

Elle repousse celle de M. Mauger, déposée hier, exigeant un minimum de 299 députés présents pour la valabilité des délibérations.

Le règlement prévoit actuellement la nécessité du quorum pour les votes.

Les rapports sur ces propositions seront déposées lundi, par MM. Marin et Abel Ferry.

LES INTERPELLATIONS SUR LES INSTITUTEURS

Le groupe radical-socialiste, présidé par M. Renoult, a échangé des vues au sujet des interpellations sur les instituteurs, dont la discussion s'ouvrira vendredi.

Il a décidé de faire porter à la tribune une déclaration au nom du groupe, avant la clôture du débat.

Les termes de cette déclaration seront arrêtés dans une nouvelle réunion.

ÉLECTION LÉGISLATIVE

Les électeurs de Montauban (Tarn-et-Garonne) sont convoqués pour élire le 1er décembre un député, en remplacement de M. Bories, décédé.

ÉCHOS DU SÉNAT

R. P. ET POLITIQUE EXTERIEURE

La première séance a été suivie de nombreux et longs entretiens dans les couloirs du Luxembourg. On a vu MM. Clemenceau, Ribot et S. Pichon conférer dans une embrasure de fenêtre ; ils échangeaient, dit-on, leurs vues pessimistes sur la situation extérieure. Un peu plus tard courait de bouche en bouche cette appréciation attribuée à M. Clemenceau :

« La situation est plus grave qu'au lendemain d'Agadir. ».

Chez les radicaux, le danger extérieur cède le pas aux préoccupations antiproportionnalistes. Faire échec à la R. P. est le mot d'ordre suprême de M. Combes à ses fidèles. Aussitôt après le tirage au sort des bureaux qui seront appelés à nommer la Commission de la réforme électorale, M. Combes lui-même s'est livré à un pointage des membres du Sénat. Il s'est attribué 162 suffrages antiproportionnalistes.

Ses amis ne partagent pas ses illusions et comptent au plus sur 145 voix contre la R. P. « Y compris, ajoutait l'un d'eux, ceux que peut influencer la question de confiance. »

Les groupes de gauche vont se réunir pour constituer une liste de commissaires à soumettre aux bureaux. Dans ces réunions des groupes la discussion sera vive.

On s'est déjà préoccupé de la présidence de la Commission : MM. Clemenceau et Combes ont chacun leurs partisans.

Que fera la Commission ? Il est fort malaisé de le prévoir. Les combistes, après pointage, se déclarent sûrs d'une majorité contre la R. P., mais ils se gardent bien de rien prévoir en dehors de cette coalition négative. Quand il faudra soumettre un texte au Sénat chacun affirmera ses préférences.

Plus de vingt textes sont, dit-on, en préparation.

M. MILLERAND A BOURGES

Bourges, 6 novembre. — M. Millerand est venu aujourd'hui à Bourges où les services d'artillerie doivent expérimenter un nouveau canon en sa présence.

Le ministre, qui était arrivé à 11 h. 46, était accompagné du général Joffre, chef de l'état-major général de l'armée, et du général Mangin, directeur de l'artillerie au ministère de la Guerre.

Les A. P. F.

La Fédération des Associations de chefs de famille du Finistère aura une assemblée générale à Landerneau, le 17 novembre, sous la présidence de M. le chanoine Le Roy, directeur diocésain des œuvres, et aumônier de la Fédération.

Service solennel pour le cardinal Coullié

De notre correspondant particulier, le 6 novembre :

A 9 h. 1/2, ce matin, a été célébré en la primatiale Saint-Jean, à Lyon, le service solennel pour le repos de l'âme du cardinal Coullié.

La décoration de l'antique cathédrale est très sobre A l'extérieur, le grand portail de la façade est dissimulé sous une draperie noire avec un écusson portant les armes du cardinal. Dans l'intérieur, la grande nef est tendue de noir jusqu'à la hauteur des tribunes. Une triple bande rouge, blanche et noire, se développe en dessous des grandes verrières. Une immense croix blanche occupe le fond de l'abside. Le trône épiscopal est recouvert d'un grand voile de crêpe. Au sommet des piliers sont accrochés le chiffre et les armes du cardinal défunt, alternant avec les armes du Chapitre. Un immense catafalque, drapé de noir et de violet, se dresse à l'entrée de la grande nef. Au sommet sont déposées la *cappa magna* et la barrette rouge, à la tête sont placées les armes du cardinal.

La messe est célébrée pontificalement par S. Em. le cardinal Amette, assisté des chanoines Buy et Guitton. Pendant l'office, la maîtrise de Saint-Jean, dirigée par l'abbé Favier, exécute la messe de Samuel Rousseau et le *Pie Jesu* de Nedermeyer. Dans le chœur sont dressés deux trônes pour LL. EEm. les cardinaux de Cabrières et Dubillard. Assistent en outre à la cérémonie : NN. SS. Bonnefoy, archevêque d'Aix, et Latty, archevêque d'Avignon ; NN. SS. Bonnet, évêque de Viviers ; Belmont, évêque de Clermont ; Pellet, évêque de Réthyme ; Escoffier, évêque de Métropolis ; Béguinot, évêque de Nîmes ; Gcay, évêque de Samos, ancien évêque de Laval ; Chapon, évêque de Nice ; Maillet, évêque de Saint-Claude ; du Curel, évêque de Monaco ; Campistron, évêque d'Annecy ; Fodéré, évêque de Saint-Jean-de-Maurienne ; Guillibert, évêque de Fréjus ; Gouraud, évêque de Vannes ; Villard, *évêque d'Autun* ; *Desanti, évêque* d'Ajaccio ; Castellan, évêque de Digne ; Morelle, évêque de Saint-Brieuc ; Biolley, évêque de Tarentaise ; Fabre, évêque de Marseille ; Manier, évêque de Belley ; de Durfort, évêque de Langres ; Monestès, évêque de Dijon ; Penon, évêque de Moulins ; Maurin, évêque de Grenoble ; de Gibergues, évêque de Valence ; Moury, évêque d'Ariassus.

Mgr Chatelus, évêque de Nevers, indisposé, s'est fait excuser.

Dans l'abside ont pris place les chanoines titulaires, les chapelains de la primatiale, et dans le chœur, près de l'autel, avec les curés de Lyon et de Saint-Etienne, de nombreux ecclésiastiques en *mozette* et en surplis. Devant la chaire sont les professeurs des Facultés catholiques en robe et épitoge, ayant à leur tête les doyens et Mgr Lavallée, recteur.

Malgré le temps froid et gris une foule innombrable se tient aux abords de la cathédrale et ne peut entrer, car l'édifice est archibondé. Mgr Déchelette, qui fut l'auxiliaire si dévoué du cardinal, conduit le deuil. Il est en costume de ville et entouré des vicaires généraux MM. Bonnardet, Vindry et Brosse et de Mgr Béchetoille, secrétaire particulier du cardinal. Auprès d'eux se tiennent les médecins du vénéré défunt, les docteurs Contamin, Leclerc et Barrié. Près du catafalque, deux cassolettes brûlent des essences parfumées.

Dans l'assistance, nous remarquons les membres de l'Académie de Lyon, de la Chambre de commerce, des notaires, des délégués paroissiaux.

Après la messe, le cardinal de Cabrières, revêtu de la *cappa magna*, monte en chaire et prononce l'oraison funèbre. Avec humilité, l'orateur se présente comme contemporain, condisciple et ami du défunt : « Vous entendrez un homme célébrant avec son cœur un homme qu'il aime et admire. » Le cardinal commente le texte du Psalmiste : « J'ai préparé une lampe pour mon Christ », et montre le cardinal Coullié lumière du Très-Haut et illumination des hommes. Après avoir évoqué son « visage mélancolique, attendri, mais souriant jusque dans la mort, car l'œil s'est éteint le dernier », l'orateur étudie les trois grandes étapes de la vie du cardinal : Paris, Orléans et Lyon. Il fait un bel éloge de sa famille, du Séminaire Saint-Nicolas du Chardonnet, de Mgr Dupanloup qui en était supérieur, et de tous les maîtres d'Issy comme de Saint-Sulpice, connus et aimés en même temps et par le défunt et par l'orateur.

Le cardinal de Cabrières montre Mgr Coullié à Orléans comme auxiliaire actif de Mgr Dupanloup et magnifie son rôle dans la cause de Jeanne d'Arc.

Il loue le cardinal vivifiant, à Lyon, les œuvres splendides de la Propagation de la Foi, des écoles, des Congrégations religieuses. Dans une superbe envolée oratoire, il rappelle la mort de Carnot et la présence du cardinal au chevet du moribond. Et il termine par l'éloge des Facultés catholiques qui furent l'affection suprême du cardinal et son noble orgueil.

L'orateur prononça le panégyrique d'une voix encore forte et toute de sympathie.

L'absoute fut donnée par le cardinal Amette. La cérémonie se termina à midi.

Echos religieux

Le service célébré à Chateauroux (Indre), par les soins du Souvenir Français, pour le repos de l'âme des soldats morts pour la patrie avait réuni une très nombreuse assistance. M. le chanoine Salkquet, médaillé de 1870, y prononça un très émouvant discours.

Culte rétabli

Mgr Humbrecht, évêque de Poitiers, vient de rétablir provisoirement le culte dans la paroisse de La Peyratte, privée de prêtre depuis trois mois. Le Conseil municipal, qui avait d'abord proposé pour le bail du presbytère des conditions inacceptables, ayant été appelé à en délibérer de nouveau, s'était prononcé, par 6 voix contre 6, pour l'acceptation du projet présenté par l'administration diocésaine. C'est pour remercier les 6 conseillers de leur bonne volonté que Mgr Humbrecht a autorisé le rétablissement du culte en attendant que la question du bail soit définitivement réglée.

Informations du soir

LA GUERRE DANS LES BALKANS

Les Turcs auraient été enfoncés à Tchataldja

De Constantinople arrive le bruit que l'armée bulgare aurait réussi à enfoncer les lignes turques à Tchataldja, ayant ainsi victorieusement franchi le dernier obstacle qui se dressait devant elle.

Les Serbes veulent également aller à Constantinople

Berlin, 6 novembre. — Selon une dépêche de Belgrade au *Lokal-Anzeiger*, les Serbes auraient décidé que le général Stépanovitch entrerait à Constantinople avec l'armée bulgare.

La Bulgarie ne traitera pas avant la chute d'Andrinople

Sofia, 6 novembre. — J'apprends de très bonne source que le gouvernement estime que toute négociation serait inutile et nuisible tant qu'Andrinople ne sera pas tombée entre les mains de l'armée assiégeante. On estime d'ailleurs que la place ne peut plus tenir longtemps.

(*Temps*).

Salonique attend l'arrivée des Grecs pour se rendre

Salonique, 6 novembre. — Il ne semble pas que Salonique doive opposer à l'armée grecque une grande résistance. On a ici l'impression très nette que la garnison se rendra dès que l'armée grecque sera devant la ville, ce qui ne paraît pas devoir tarder.

Les Monténégrins occupent Saint-Jean-de-Medua

Cettigné, 6 novembre. — L'aile droite de la division du général Martinovitch a occupé Alessio et Saint-Jean-de-Medua à l'embouchure du Drin.

Cette dernière localité qui a été souvent donnée comme terminus possible de la voie ferrée Danube-Adriatique intéresse particulièrement les Serbes.

L'Allemagne se prépare

Berlin, 6 novembre. — Depuis plusieurs jours, les réservistes appartenant à la marine marchande, qui se sont présentés à l'office de la navigation, ont été priés de ne pas s'embarquer, même pour un court voyage. Etant donné la situation politique actuelle, cette mesure prend une signification particulièrement intéressante.

L'empereur d'Autriche prononce un discours guerrier

Budapest, 6 novembre. — A l'occasion de la réception des Délégations, qui a eu lieu aujourd'hui, l'empereur a répondu ainsi qu'il suit aux allocutions des présidents :

C'est avec une satisfaction sincère et avec mes plus vifs remerciements que je reçois vos assurances de dévouement. Depuis les Délégations dernières, de graves *complications de guerre ont éclaté* dans la péninsule balkanique, lesquelles nous commandent un surcroît de vigilance. Considérant que des intérêts importants de la monarchie austro-hongroise peuvent être affectés par le conflit actuel, il paraît désirable d'une manière pressante que soit promptement rétabli dans le proche Orient un état de choses normal aux points de vue politique et commercial.

Mon gouvernement sera prêt à prendre part, en entente avec les Cabinets des Etats alliés, au moment voulu, à une action des grandes puissances en vue du rétablissement de la paix. Dans leur dernière session, les Délégations ont accordé avec un esprit de sacrifice qui mérite tous les remerciements, des crédits extraordinaires pour l'armée et la marine, crédits qui renforcent heureusement la puissance de combat de nos forces.

Pour protester contre la suppression de la messe du Saint-Esprit, le barreau de Montpellier a fait célébrer, ce matin, une messe en la cathédrale Saint-Pierre. La plupart des avocats assistaient à cette messe, célébrée par M. le chanoine Halle, nouveau curé de la cathédrale.

L'ELECTION PRESIDENTIELLE DES ETATS-UNIS

New-York, 6 novembre. — Voici les chiffres de l'élection présidentielle des Etats-Unis :

MM. le docteur Wilson	408 voix
Roosevelt	104
Taft	11

M. Wilson a eu le plus grand nombre de voix qui ait jamais été obtenu par un candidat à la présidence.

M. Roosevelt a télégraphié ses félicitations au docteur Wilson pour son succès.

FIN DE LA GREVE DES CHARBONNIERS DE SAINT-MALO

Saint-Malo, 6 novembre. — Après cinquante-cinq jours, la grève des charbonniers vient de se terminer.

Les ouvriers et les patrons s'engagent à respecter leur contrat.

FEUILLETON DU 7 NOVEMBRE 1912 — 14 —

CLOS-JOLI

— Je parie, fit-il en riant, qu'il est dans le puits !

Il pressa le pas et tomba en arrêt devant Mathieu Maudit qui émergeait en effet de l'ouverture du Cellier-aux-Anglais !

— Comment ?... Comment ?... bredouillait-il.

Mathieu joua une violente émotion.

— Vous imaginez-vous, expliqua-t-il, que j'étais venu m'asseoir à l'ombre sur cette dalle. J'aperçus un anneau scellé dans la pierre. Machinalement je le saisis et voilà que la plaque se met à basculer et je tombe proprement au fond de ce trou. Je ne sais par quel miracle je ne me suis fait que quelques bosses sans gravité.

— Mais qu'avez-vous vu là-dedans ?

— Dame, je n'ai point éprouvé l'envie d'aller plus loin. J'ai entendu d'ailleurs que vous m'appeliez et, tout meurtri encore, je suis remonté.

— Mais il faut visiter ce souterrain ! dit Flour.

— Visiter..., vous en parlez à votre aise ! Sans doute, cela se pourrait, mais avez-vous une torche ? Avez-vous une corde pour retrouver votre chemin ?... Etes-vous sûr qu'il n'y a point de danger... Dieu sait où nous irions dégringoler !

— C'est vrai ! approuva Flour prudemment.

Mathieu Maudit insista.

— Je vous avoue que l'expédition me tente, moi aussi ; et, si vous voulez, demain, nous descendrons ensemble dans ce puits. Je me munirai de tout l'attirail nécessaire... Mais une recommandation : ne dites rien à personne de notre découverte !

— C'est compris ! répondit Flour en se frottant les mains. Je serai discret : notre ami Jean lui-même n'en saura rien.

— Bien. Refermons la dalle.

Mathieu Maudit fit basculer la plaque de pierre.

— Ce n'est pas plus malin que ça ! fit-il.

Flour ne disait rien ; mais en lui-même il pensait :

— Toi, mon garçon, tu ne me dis pas toute la vérité. Tu n'es pas tombé à l'improviste, comme tu le prétends, dans le puits... Tu as découvert quelque chose là-dedans !... Ta figure ne me dit rien qui vaille... Et je serai aussi malin que toi : j'en aurai le cœur net !

Il s'enorgueillissait d'être si fin, et, pour mieux dissimuler ses projets, il ajouta :

— Je compte sur vous pour demain à 6 heures du matin... Voici les malles, transportez-les aux Roses. Partez le premier. Nous vous suivons.

Mathieu Maudit obéit.

Dès qu'avec la petite voiture qu'il avait amenée il eut disparu au tournant de la route, Flour, qui était resté sur le seuil de la grille, grimpa quatre à quatre les escaliers du perron.

— Mama ! Mama ! criait-il, je sais !... Je sais !... J'ai découvert le souterrain !... Nous allons le visiter tout de suite ! Et nous saurons à quoi nous en tenir sur le Clos-Joli !

— Le souterrain ! s'épouvanta Mama... mais les revenants !

Il rit aux éclats.

— Ah ! tu es bien toujours la même... Et mon revolver donc !... Voilà : il me faut une lampe. Nous l'avons... De la ficelle : il en reste une pelote au fond de ce placard. Tout est bien. Suis-moi, Irma... Je sais par où passaient les voleurs.

— Mais...

— Tu as peur ? Reste là, ma chère !

Elle se rebiffa :

— Bah ! tu n'oserais pas descendre sans moi : il faut bien que je t'accompagne !

Il ne répondit rien et acheva avec fièvre ses préparatifs.

Son revolver d'une main, sa corde de l'autre, il dit à sa femme :

— Prends la lampe et suis-moi !

Elle obéit à contre-cœur. Ils traversèrent le jardin, émus de leur propre courage et tremblants à la pensée du danger qu'ils allaient courir.

Près de la dalle du puits, Flour posa son attirail et dit à Irma :

— Recule-toi !

Elle fit un petit saut en arrière.

— Pas si vite, Mama. Tu vas tout gâter par ta précipitation... Il est donc entendu que je marche devant toi. Tu me suivras et tu dresseras la lampe le plus haut possible, afin qu'elle éclaire mieux notre marche... On va parler de nous à Darneval !

Il se rengorgea et saisit l'anneau. De toutes ses forces il tira en poussant un han ! vigoureux. Le Cellier-aux-Anglais s'ouvrit.

— Mon Dieu ! murmura Mama, hésitant entre la peur et la curiosité.

A l'un des quatre montants de fer forgé, Flour attacha sa ficelle.

— Avec cela, dit-il, nous saurons toujours retrouver notre route... Il n'y a pas de danger... Allumons la lampe.

Il fit comme il avait dit et, quand tout fut prêt, plus troublé qu'il ne le voulait paraître, il ordonna :

— Allons !

Et il descendit.

Mama tremblait fort. Mais la crainte d'être raillée la décida. Elle le suivit.

Ils n'allaient point vite, redoutant des pièges et des embûches à chaque pas.

— Il doit y avoir une ouverture toute proche, affirma Flour. Un courant d'air s'est établi. Nous allons ressortir tout à l'heure sur la plage.

La tranquillité de ce début les enhardit. Ils pressèrent leur allure.

Rien!... ils ne voyaient rien !

— Il doit pourtant y avoir quelque chose, pensait Flour, et, sans oser l'avouer à sa femme, il faisait de ce souterrain le refuge des corsaires d'autrefois et il ne désespérait pas d'y trouver quelque trésor oublié.

— C'est pour cela, sans doute, que ce Mathieu Maudit a remis notre excursion à demain. Entre temps, pendant la nuit, il viendra enlever le magot... Mais, à trompeur, trompeur et demi !

Il riait de la bonne farce qu'il allait jouer au bonhomme. Une chambre plus spacieuse que celles qu'il avait déjà rencontrées sur son passage s'ouvrit devant lui.

— Attention, dit-il à Mama, nous sommes au cœur de la place. Si nous ne trouvons rien ici, il y a peu d'espoir que nous trouvions quelque chose ailleurs... Tu y es ?

— Oui, fit Irma, qui se sentait brave maintenant.

D'un pas résolu, mais le pistolet toujours braqué en avant par crainte d'une surprise, il avança.

Et soudain, là devant lui, en pleine lumière, il aperçut une tête vide d'yeux qui le regardait et des mains décharnées qui semblaient se tendre vers lui.

Il poussa un grand cri d'effroi :

— Ah !

— Au secours! clama Mme Camboulives qui n'avait rien vu, mais qui était épouvantée de l'épouvante même de son mari.

— Au secours ! reprit Flour qui, sans savoir ce qu'il faisait, déchargeait au hasard toutes les balles de son revolver.

Et tous deux, tournant le dos, serrant la corde qui les conduisait à l'air, au jour, à la vie, ils se sauvèrent à toutes jambes de ce domaine de la nuit et de la mort !

Ils remontèrent les marches toujours courant ; mais ils ne se donnèrent pas le temps de fermer la dalle.

Ils traversèrent le jardin, franchirent la grille, et, comme si le squelette soudainement apparu les eût toujours poursuivis, ils dévalèrent la falaise et arrivèrent, essoufflés, n'en pouvant plus, aux premières maisons.

Là, ils s'écroulèrent sur le bord du fossé, cependant que des gens accourus, paysans et baigneurs, les interrogeaient.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémissait Mama qui se mit à sangloter... Mon Dieu ! mon Dieu !...

— Ah ! ah ! balbutiait Flour.

Leur émoi était tel qu'ils ne pouvaient rien ajouter de plus.

Il fallut attendre que la crise de larmes de Mama eût pris fin et que Flour eût retrouvé son haleine pour avoir des explications.

Enfin, M. Camboulives parla. Ce ne furent d'abord que des paroles incohérentes.

— Horrible !... un assassinat !... ah ! ah !

— Où ? où ? le pressait-on.

— Là-bas... au Clos-Joli...

— Qui donc a-t-on tué ?

— Je ne le sais pas... Dans le puits... Une chambre... un homme... un squelette... Ah ! ah !

— Mon Dieu ! reprit Mama, laissant de nouveau jaillir ses larmes

— Les gendarmes ?... les gendarmes ! implorait Flour.

— Il n'y en a pas ici...

— Alors le juge de paix... le maire... l'adjoint... le garde champêtre... la police !

On rit.

— Ah ! je ne ris pas, moi !... C'est un crime épouvantable ! Il est joli, votre Clos-Joli !

Le garde champêtre mandé accourait. Une troupe s'organisait.

Mathieu Maudit, de retour des Roses, se précipitait. Quand de loin il aperçut Flour et le rassemblement, il devina ce qui s'était passé.

Il voulut cependant être fixé.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il aux badauds.

Dix voix lui répondirent :

— On a trouvé un cadavre au Clos-Joli !

Il pâlit, mais il se domina et il répondit avec un étonnement mêlé d'épouvante :

— Ah !

Et il se mêla à la foule.

(*A suivre.*)

GEORGES THIERRY.

(*Droits de traduction et de reproduction réservés.*)